

SUZANNE AZMAYESH

L'INTERROGATOIRE

roman



SUZANNE
AZMAYESH

Éditions Léo Scheer

Suzanne Azmayesh

L'Interrogatoire

roman

Issue d'une famille iranienne exilée, Ava est fiancée à Simon, juif ashkénaze. Un été, elle se rend avec lui en Israël pour un mariage. Une fois arrivée à l'aéroport Ben Gourion, elle est l'objet d'un interrogatoire de plusieurs heures, visant à vérifier qu'elle ne représente aucun danger pour le pays.

Questionnée sur son rapport à l'Iran, à l'Islam et à l'histoire de sa famille, Ava n'a d'autre choix que de se confronter à cette double culture parfois lourde à porter, pour elle qui ne connaît rien du pays qu'a fui sa famille. La question de l'identité, mais surtout de ce flottement qui existe entre le regard des autres et la manière dont on se perçoit soi-même, est au cœur de ce roman.

Née en 1990, Suzanne Azmayesh vit à Paris.

Portrait de Suzanne Azmayesh par Ali Mahdavi (D.R.)

EAN numérique : 978-2-7561-1386-9

EAN livre papier : 9782756113845

www.leoscheer.fr



DU MÊME AUTEUR

Trois personnes en forme de poire, Éditions L'Âge d'homme,
2017

« Vanille », dans *Le Désir au féminin* (collectif), Ramsay,
2022

SUZANNE AZMAYESH

L'INTERROGATOIRE

roman

Éditions Léo Scheer

À Laurent

Avant 1914, la terre avait appartenu à tous les hommes. Chacun allait où il voulait et y demeurait aussi longtemps qu'il lui plaisait. Il n'y avait point de permissions, point d'autorisations, et je m'amuse toujours de l'étonnement des jeunes, quand je leur raconte qu'avant 1914, je voyageais en Inde et en Amérique sans posséder de passeport, sans même en avoir jamais vu un. On montait dans le train, on en descendait sans rien demander, sans qu'on vous demandât rien, on n'avait pas à remplir une seule de ces mille formules et déclarations qui sont aujourd'hui exigées.

Stefan ZWEIG, *Le Monde d'hier.*
Souvenirs d'un Européen

I

« C'est votre première fois ?

— Oui.

— Vous êtes venue seule ? »

D'un geste de la main, Ava désigne le jeune homme questionné à quelques mètres d'elle, dans cette zone de l'aéroport confisquée par la compagnie aérienne.

« Non. J'accompagne mon conjoint au mariage de sa cousine. »

Aurait-elle dû préciser : mon partenaire pacsé ? Mon fiancé ? Mon futur mari ? Aurait-elle dû mentionner les essayages de sa bague de fiançailles la veille, et tous ces anneaux, ces modèles enserrés autour de son annulaire ?

« Quel est son nom ?

— Simon Vilder.

— En quelle année est-il né ?

— En 1990. En février 1990.

— Depuis combien de temps êtes-vous ensemble ?

— Deux ans. »

L'angoisse monte, Ava se triture les doigts, sa gorge est sèche, pourtant elle n'a rien à se reprocher, c'est une fille raisonnable qui contrôle ce qu'elle fait, toujours elle se surveille, évite les dérapages, fuit toutes sortes d'excès, comme si elle craignait l'instant où quelque chose en elle se déclencherait. Mythomanie, schizophrénie, bipolarité... Avec de pareilles ascendances, entremêlées de démence, Ava craint de libérer ses mauvais gènes et veille à ne pas provoquer le sort. Alors elle se tient tranquille.

Dans quel domaine travaille Simon ? À quelle adresse ? Quels sont ses horaires ? Où a-t-il étudié ? Quels sont ses diplômes ?

Ava se méfie du type qui l'interroge, un petit brun au corps rond, au faux air sympathique, à l'affabilité surjouée. Cette jovialité n'est qu'un leurre, elle le sait. L'homme interprète un rôle, récite des répliques apprises par cœur, poème expulsé au tableau sous le regard du professeur. Il ne pense qu'aux questions qu'il pose, et aux réponses d'Ava, à ses réactions. Il ne perd pas le rythme, il enchaîne, de nouvelles questions, l'une après l'autre, vite, très vite, sans laisser à Ava le temps de réfléchir, ni même d'hésiter. Toute une technique, apprise et répétée. Ava décèle la mécanique, sent le trucage de ce sourire qu'elle aimerait tordre et brûler.

« Quels voyages avez-vous effectués ensemble, Simon et vous ? »

Ava énumère, chacune des destinations, une par une, elle ne ment pas, ne prend pas ce risque, le type

lui a confisqué son passeport, à elle comme aux autres voyageurs, dès son arrivée dans la zone. Elle ne cache rien, l'homme peut voir les tampons. Il aurait dû être refait, ce passeport, elle y avait pensé mais ne s'y était pas résolue, elle avait repoussé la démarche jusqu'à ce que ce soit peine perdue. Ce n'était pas de la paresse, pas tout à fait, mais une réticence à remplir le formulaire de nationalité et à se confronter à l'instant où la consigne apparaîtrait : *Merci de spécifier votre mode d'acquisition de la nationalité française en sélectionnant la bonne proposition.* Ava ne savait jamais quelle case cocher, ni où griffonner sa croix. À chaque démarche administrative, c'était pareil. Elle hésitait, un grand vide la saisissait. Et puis elle finissait par se souvenir qu'elle avait beau être née en France, au cœur de ce Paris qu'elle n'avait jamais quitté, sur le papier, elle n'était pas née française. Elle était née Rien. Apatride. Sans nation, sans pays d'appartenance, sans racine. Ava était devenue française à l'âge de deux ans, par naturalisation, c'était inscrit quelque part, une mention manuscrite sur son extrait de naissance. Apatride car fille de réfugiés politiques. Avant, rien, avant, le néant. Quand elle y pensait, Ava peinait à l'accepter. Naturalisée, elle? La plus parisienne des Parisiennes? La plus imbattable en orthographe? Elle la trouvait offensante, cette vérité officielle qui n'exprimait pas *sa* vérité à elle. Surtout, une part d'elle craignait qu'on lui demande de se justifier, à renforts de papiers supplémentaires, de documents excédentaires,

pour finalement lui annoncer *Il y a un problème avec votre dossier, vous n'êtes plus française, d'ailleurs vous ne l'avez jamais été.* Même si cette peur était irrationnelle, elle planait comme une ombre que rien ne pouvait chasser.

« Nous avons voyagé au Maroc, en Hongrie et au Liban. Ce sont, je crois, les seules destinations. »

Ava sourit. Un sourire comme elle sait faire, comme elle a appris à faire, pour braver sa timidité, surmonter la violence de l'effort social. Son assurance, Ava a mis du temps à l'acquérir. À l'époque du lycée, elle n'avait pas beaucoup de succès. Les garçons lui préféraient des filles plus libérées, moins figées dans l'enfance. Des filles d'une beauté plus facile, près desquelles on s'affiche sans craindre le jugement des autres. Face à la joliesse classique de ses camarades, face à leurs traits fins, leur peau laiteuse et leurs yeux clairs, Ava souffrait de son physique teinté d'Orient. Trop foncés, ces grands yeux étirés. Trop sombre, cette pluie de cheveux fins. Trop touffues, ces broussailles de sourcils drus. Trop cuivrée, cette peau mordue par un soleil continu. Dans son lycée des beaux quartiers parisiens, les filles d'immigrées se comptaient sur les doigts de la main, et Ava se sentait beaucoup trop brune. Son excès de mélanine la dérangeait, elle aurait volontiers troqué son apparence contre une plastique moins connotée.

Au fur et à mesure, pourtant, les choses s'étaient mises à changer. Entrée dans l'âge adulte, Ava avait vu son exotisme se muer en atout. Cela restait certes troublant de ne ressembler à aucun mannequin de magazine, à aucune actrice de film à l'affiche, à aucune passante de son quartier, mais quelque chose avait lentement basculé. Désormais, Ava suscitait l'intérêt, elle passait pour mystérieuse. On l'abordait, on la désirait. C'est seulement au fil des années qu'elle avait pris conscience de cette nouvelle donne qui la flattait. Il suffisait de sourire, c'est ça, juste sourire, les lèvres qui s'étirent, les dents qui scintillent, éclats d'opales à vous égorger vif.

Mais le type de la compagnie aérienne ne se montre pas sensible, il est plus fort qu'elle, plus fort que son sourire. Ce qu'il voit devant lui, c'est une fille trop typée au patronyme équivoque, une voyageuse avec des tampons suspects sur son passeport.

« Pour quel motif êtes-vous allée au Liban ?

— Pour le tourisme.

— Qui a choisi cette destination ?

— Simon.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Il avait envie de découvrir ce pays. »

L'année dernière, Simon s'était mis en tête d'explorer l'Orient ou ce qu'il en imaginait, l'Orient

des odeurs et des saveurs miellées, de la cohue et des marchés, dans le désordre des rues et de la promiscuité des corps. Oui, affirmait Simon, la France le fatiguait. Lui, l'amoureux de la patrie, le défenseur de la nation, avait envie d'autre chose. Son portrait de Napoléon avait été décroché du mur et ses biographies des grands hommes prenaient la poussière dans les rayonnages inaccessibles de leur bibliothèque. Il n'avait plus que l'Orient à la bouche, au point qu'il se considérait presque oriental lui-même. Ava s'en étonnait mais évitait de le contredire. Simon devait bien le savoir, qu'il n'avait rien d'oriental, contrairement à elle, à qui toujours on demandait, partout, dans la rue, dans les taxis, aux soirées, *Vous êtes de quelle origine ?* Cela ne lui arrivait jamais, à Simon, qu'on l'arrête pour tenter de le situer sur la carte du monde, avec sa peau blanche, ses taches de rousseur et ses yeux verts, sa peau fragile sujette aux moindres coups de soleil. Pour cause, ses ancêtres avaient fui la Hongrie, les *shtetels* des confins de la Pologne, les climats froids de l'Europe de l'Est, ses forêts de pins et ses rivières taries.

L'employé qui interroge Ava a tiqué au prononcé du mot *Liban*. Une grimace. Le nez qui se pince, se replie. Juste un détail qu'Ava repère. Mais il est passé à autre chose, déjà, et soumet la jeune femme à une nouvelle salve de questions sans répit.

« Vous parlez hébreu ?

- Non.
- Pas du tout ?
- Quelques mots seulement.
- Lesquels ?
- *Shalom, toda, toda raba, sliha, lekhitraot*, c'est à peu près tout.
- Et pourquoi les avez-vous appris ?
- Il n'y a pas vraiment de raison, je voulais connaître quelques mots avant d'entamer mon voyage.
- C'était pour faire plaisir à Simon ?
- Un peu, j'imagine. Mais lui-même ne parle pas hébreu.
- Il est juif, pourtant ?
- Oui.
- Et maintenant, vous comptez apprendre d'autres mots ?
- Peut-être, je ne sais pas.
- Prendre des cours ?
- Je n'y ai pas réfléchi, pourquoi pas.
- Vous parlez d'autres langues que le français ?
- Oui.
- Lesquelles ?
- L'anglais, le persan. J'ai aussi étudié l'espagnol au lycée. J'avais un bon niveau mais j'ai tout oublié. »
- Elle a parlé trop vite. Elle se tait. Elle s'en veut. Elle s'en veut mais elle n'aurait pas pu faire autrement. Rien ne l'obligeait à évoquer le persan. Peut-être n'aurait-elle pas dû, peut-être aurait-elle mieux fait de se retenir,

de réfréner son élan. Mais est-ce bien possible? Est-ce possible d'occulter cette langue onctueuse d'humour, de proverbes et de paraboles, dont les voyelles chantent et se traînent avec indolence? Une langue plus poétique qu'aucune autre, où les oiseaux, les fleurs, le soleil et la mer ont élu leur perpétuel domicile. Une langue qui bascule, d'un battement d'ailes, de la vulgarité la plus extrême à la tonalité la plus formelle, si différente du français, de sa grammaire stricte et de sa rationalité. Si fluide, si liquide, en comparaison. La langue de sa découverte du monde. Ses premiers mots entendus, ses premiers mots prononcés. Un code qu'elle a longtemps cru n'appartenir qu'à sa famille, restreint au cœur de la sphère domestique. Un secret qu'elle ne partageait avec personne au-dehors, sauf lorsqu'elle entendait, quelquefois, parler persan à l'extérieur, au détour d'une rue ou à la table d'un restaurant. Phénomène assez rare. Au quotidien, une fois franchie la porte de l'immeuble, Ava devenait française, et française seule. Tout le reste disparaissait. Les plats iraniens, les superstitions, le qu'en-dira-t-on. Tout ce qui, d'une certaine manière, a façonné la personne qu'elle est devenue.

L'homme s'écarte d'elle et lui demande de patienter, quelques minutes, le temps de rejoindre l'agent en charge d'interroger Simon. L'heure tourne, le vol approche, et Ava s'inquiète de n'avoir ni enregistré ses bagages ni passé le contrôle de sécurité.

La perspective s'éloigne de flâner dans les enseignes *duty free*, comme elle se l'était promis. Tant pis pour le café, pour les parfums et cette compulsion à s'en asperger des dizaines sur des mouillettes cartonnées. Dommage mais tant pis. Simon lui adresse un sourire. À cette distance, Ava le distingue mal, il lui apparaît flou, la faute à son regard de myope, seulement capable de lui renvoyer des images troubles et brouillées. Un regard qu'elle est trop coquette pour corriger avec des lunettes. Alors elle plisse les yeux. À cette distance, son amour n'est qu'une silhouette vague. Le nez droit, la bouche entrouverte, le regard vert tacheté d'or, tout cela lui échappe.

Un peu plus loin, deux garçons font l'objet de la même routine de contrôle. Le premier vient d'achever son entretien, tandis que le second, plus grand et plus blond, dévoile le contenu de son ordinateur à la jeune femme qui l'interroge. Il est assez beau, tout comme son ami. Simon les avait remarqués dès son arrivée sur les lieux. Ces physiques policés, aux traits réguliers, à la peau nette et soignée, Simon les repère toujours. Il a l'œil pour déceler cette élégance, *à la française*, comme il dit, d'un ton admiratif teinté d'envie, dont il les exclut d'emblée, Ava et lui. Il avait commenté les bracelets noués autour de leurs mains, l'effet structuré de leurs coiffures, le soin accordé à leur mise. Il s'était attardé sur leur teint clair, leur regard bleu, leur silhouette élancée. *Des nazis en quête de repentance?*

avait-il lancé, le ton ironique, avant d'éclater de rire, un rire noir, figé.

Régulièrement, Simon passe des après-midi au café, sans Ava, des après-midi où il lit, des ouvrages sur le judaïsme ou la théologie. Il s'intéresse à tout, il étudie tout, l'histoire du peuple juif, la folie des SS, les atrocités du docteur Menguele, la Shoah par balles, la vie dans les camps, ça l'obsède, il sait tout, l'obésité de Goering, le handicap de Goebbels, la double vie d'Himmler, la paresse d'Hitler, il se plonge dans les récits des rescapés, s'interroge sur les insignes de l'uniforme nazi et connaît les effets exacts du ZyklonB. Dans ces cafés des beaux quartiers où il s'installe, Simon croise des garçons et des filles bien habillés, de bonne famille. Alors il écrit à Ava, il lui dit *Encore un groupe de jeunes au style versaillais dans le café où je suis assis, et près d'eux, je me sens courbé et crochu*, et Ava lui dit tu es fou, tu es complètement fou, tu dis n'importe quoi, mais Simon sait qu'Ava partage son sentiment, même si elle ne l'accepte pas, ce complexe archaïque lié à une Histoire qui les dépasse et qu'elle se bat pour rejeter, tandis que Simon, lui, ne prétend pas s'en être libéré.

L'homme prend son temps pour revenir. Quand il se retrouve face à Ava, les questions se bousculent dans sa bouche, il ne sourit plus, ne plaisante plus. Terminés, les efforts pour paraître chaleureux, fini, le théâtre de tout à l'heure. Le masque est tombé, et Ava

préfère, elle a perdu son envie de lui hurler d'arrêter de se jouer d'elle.

Parlez-vous persan avec vos parents? Simon va-t-il à la synagogue? Avez-vous de la famille en Iran? Simon célèbre-t-il les fêtes juives? Êtes-vous déjà allée en Iran? Non? Pourquoi non? Qui a acheté les billets pour ce voyage? Vos parents retournent-ils en Iran? Simon vous a-t-il remboursé le billet? De quand date votre pacs? Combien de temps êtes-vous restés au Liban? Pourquoi est-ce vous qui avez acheté les billets? Comment s'appelle la cousine de Simon? Quel est votre travail? Est-ce que vous savez lire et écrire le persan? Vous irez dans quelles villes, en Israël? Comment les parents de Simon s'appellent-ils? Connaissez-vous des gens en Israël? Avez-vous des amis arabes, originaires du Maghreb?

Il va si vite qu'Ava n'est pas sûre qu'il écoute ses réponses, que son cerveau puisse enregistrer quoi que ce soit à un tel rythme. Elle ne sait même plus ce qu'elle dit, elle enchaîne les monosyllabes, les oui, les non, elle n'a pas le temps d'approfondir, l'homme poursuit et poursuit encore, une averse, un déluge, de nouvelles questions, et encore une, une cascade, un flot qui l'inonde. Puis sans prévenir il la laisse, repart trouver l'interrogateur de Simon. Le même aller-retour, le même pas glissant sur le sol froid de l'aéroport. L'échange s'éternise. Les pieds immobiles, plantés au sol, Ava ne bouge pas. Elle martyrise ses doigts, se déchiète la peau, y creuse ses ongles. Autour de ses

Ava vacille, s'effondre presque. Mais elle ne tombe pas. Elle rit. Un rire étrange, un gloussement, d'abord léger, d'abord discret, tant pis si l'homme est déjà parti et tant pis si Simon la raisonne, *Mon amour, on a nos valises à récupérer*, Ava rit comme on gémit, elle ne s'arrête pas, elle ne peut pas s'arrêter, elle rit et elle hoquette de rire, elle rit longtemps, elle rit vraiment, un rire déconcertant, elle rit et elle pleure de rire, des larmes qui coulent et qui éclatent, tant pis si Simon s'éloigne, *Ma chérie, je t'en prie*, un rire cinglé, un rire toqué, pliée, courbée, hilare de sa liberté, un rire fou, un grand éclat qui balaie tout.

Remerciements

Je remercie bien sûr Angie David, mon éditrice, pour son enthousiasme et sa confiance.

Un merci tout particulier à Oréade, pour sa présence depuis le début, pour ses conseils affûtés et justes, son appui, et ces heures de discussion autour de la réalisation de nos rêves ! Ce livre est aussi le tien.

Merci à Aymeric dont le soutien a été essentiel.

Merci à Bertrand, Mailys, Ladislas, Mélissa et Guillaume pour leurs relectures attentives et leurs encouragements.

Merci à Ali, qui m'a aidée à dépasser ce qui me freinait pour donner libre cours à l'écriture.

Merci enfin à mes parents pour leur présence sans faille, et à Laurent, pour y avoir cru depuis le début.